

## ***La connaissance entre doute et certitude, entre epokhē et epistēmē***

**Maurice Sachot**

Qu'est-ce que connaître ? Question complexe, comme tant d'autres, et que l'on n'instruit pas en quelques mots seulement. Comme elle a été initiée dans la culture occidentale par la réflexion que les Grecs de l'antiquité ont faite, c'est vers eux que nous allons nous tourner en essayant de retrouver la dynamique qui l'a portée. Nous le ferons en nous appuyant sur deux mots complémentaires : *epistēmē* et *epokhē*.

Partons du terme que l'on peut considérer comme le plus important, le substantif *epistēmē*, que nous traduisons habituellement par science ou par discipline. Ce terme, comme vous le savez, se retrouve dans notre mot savant « épistémologie », qui est la science des sciences ou science de la connaissance. Et cette référence au grec est tout à fait justifiée. Notre épistémologie, en effet, est toujours fondamentalement grecque.

La première chose à remarquer est que ce mot repose sur une métaphore. Il ne signifie pas par lui-même connaissance ou science. Il est fait sur le verbe *epí-stamai*, qui signifie bien également « connaître », « savoir », mais qui est une autre forme du verbe *epí-stamai*, lequel a gardé son sens premier : « se tenir au-dessus », « être placé au dessus », sens premier que l'on retrouve également dans bien des mots

de la famille d'*epistēmē*. Celui qui sait, l'*epistēmôn* ou l'*epistátēs*, est donc celui qui se tient au-dessus. L'une des métaphores qui sont à l'origine de la conception grecque de la connaissance, métaphores qui restent toujours présentes et actives dans les mots, indique que la véritable connaissance, celle qui donne prise sur son objet, qui permet d'en avoir une maîtrise certaine (sens particulier qu'a aussi le terme *epistátēs*), résulte d'une prise de distance, d'une prise de hauteur, d'une mise en surplomb. Il ne suffit donc pas d'être sur le terrain pour le connaître, comme le pense par exemple Calliclès dans le *Gorgias* de Platon. Pour le dominer – au sens d'en avoir la maîtrise –, il est nécessaire de le dominer – au sens de se placer au-dessus.

Un mot n'existe jamais seul. Ses potentialités sémantiques se développent grâce aux rapports de similitudes ou d'oppositions qu'il entretient avec les autres. Or, parmi les autres termes qui, en grec, ont trait à la connaissance, il en est un qui mérite toute notre attention : *epokhē*.

Le mot est, à première vue, moins connu qu'*epistēmē*. Il est pourtant d'un usage courant dans la langue française, puisque le terme « époque » en est la transcription dans notre langue. S'il a disparu depuis longtemps de l'environnement épistémique et pédagogique, sans doute est-ce parce qu'il avait partie liée avec des écoles philosophiques qui prônaient le doute systématique, en particulier l'école sceptique, et qu'il ne pouvait, pour cette raison, être accepté par la tradition chrétienne. Il est en revanche réapparu au XVII<sup>e</sup> siècle dans le domaine de la chronologie pour signifier ce que nous nommons une période déterminée par des événements qui ont entraîné à la fois l'arrêt d'un état de choses et l'ouverture d'un nouvel état, bref, une « époque ». Mais, jusqu'à ce que

la religion chrétienne devienne l'instance instituante de la pensée en Occident, ce terme avait une importance d'autant plus grande en épistémologie qu'il s'opposait à *epistēmē* ou, plus exactement, qu'il en signifiait les limites.

Le premier aspect intéressant à remarquer est que ce mot provient d'une métaphore très proche de celle que nous avons reconnue à l'origine d'*epi-stēmē*, métaphore qui n'a pas davantage à voir, *a priori*, avec la connaissance : si *epi-stēmē*, en effet, évoque la « position au-dessus », *epokhē* évoque celle de « posture au-dessus » (*epi-ékhein*). La différence entre les deux est que la première place le sujet en position objective, tandis que la seconde l'implique dans la relation à l'objet. Peut-être est-ce la raison pour laquelle ces deux mots n'ont pas eu le même destin. *Epistēmē* est plutôt allé du côté de l'explication, du côté des procédures objectives et des résultats que ces procédures permettent d'atteindre. D'où l'importance qu'il a pu prendre. Réinvesti à l'époque moderne par les sciences qui ont le monde physique pour objet, il est devenu synonyme de « science » et s'est imposé comme paradigme de toute science, y compris, à tort, pour les sciences humaines. *Epokhē*, en revanche, parce qu'il signifie l'implication du sujet, est plutôt allé du côté de la compréhension et signifie cette attitude prudentielle et critique, cette réserve qui fait que l'on se retient de donner son assentiment tant que l'on n'est pas certain de pouvoir le faire, compte tenu des règles qu'impose toute *epistēmē* véritable, s'il est vrai que, en-dehors des domaines qu'investissent les sciences dites exactes, le jugement quant au vrai auquel le questionnement aboutit ne peut jamais être tenu pour certain et définitif.

La connaissance véritable sera donc celle qui sait articuler les deux logiques que portent les deux termes *epistēmē* et *epokhē*. Et l'on peut dire que la méthode socratique, qui reste le paradigme de la démarche philosophique, en est une parfaite illustration.

Comme chacun sait, ce qui caractérise la méthode de Socrate est qu'il procède par interrogation (*tò erôtân*) et réponse (*tò apokrinésthai* ou *tò hupokrinésthai*). La traduction habituelle d'*apokrinésthai* et de *hupokrinésthai* par « réponse » ne permet pas d'entendre la métaphore qui, en grec, est à l'œuvre. Ces deux verbes signifient « discriminer pour porter un jugement » (ce que signifie proprement le verbe *krínein*, dont on a tiré le mot *kritérion*, « critère »), discriminer, donc, soit « *apó* », à partir de ce que l'interlocuteur vient de dire et, également, à partir de ce que soi-même on peut apporter à la discussion, soit « *hupó* », à partir de ce qui est « en-dessous », de ce qui, même caché, surtout caché, la fonde. *Apokrinésthai* ou *hupokrinésthai* est moins dans la logique d'une réponse qui clôt la démarche qu'une reprise de la démarche elle-même, pour l'instruire jusqu'au bout, ce qui veut dire sans fin, surtout quant il s'agit de questions qui ne traitent pas seulement du comment mais également du pourquoi.

Connaître c'est finalement être capable d'instruire une question, en suivant des règles épistémiques objectives et partagées (ce que porte la tradition rattachée à *epistēmē*), mais en se gardant bien de décider ou de déterminer prématurément ce qui est vrai ou faux (ce que signifie la tradition rattachée à *epokhē*), décision qui, dans tout ce qui concerne proprement l'humain, c'est-à-dire qui implique un jugement de valeur et ne saurait, pour cette raison, se réduire

à l'analyse qui le fonde, reste la prérogative de tout un chacun et ne peut être imposé par personne.

Telle est justement, pour conclure, la signification qu'il convient de reconnaître au terme « discipline » dont on qualifie les matières d'enseignement. Son introduction avec ce sens dans l'éducation ne s'est faite qu'avec l'instauration de la République, à partir de 1870. La plus ancienne attestation que j'ai trouvée pour l'instant date de 1892. Ce n'est pas un hasard. En régime républicain, l'éducation publique, comme l'avait défendu Condorcet sous la Révolution française, ne saurait se limiter qu'à l'instruction, c'est-à-dire à pratiquer l'*epokhē* entendue et comme mise en suspension des opinions non fondées et comme mise en suspension des décisions à prendre, quand elles sont de la responsabilité de tout un chacun, double opération pouvant être faite si l'on se plie aux exigences méthodologiques de l'*epistēmē*. Nul, personne ou institution, ne saurait prétendre détenir le vrai et le bien et prétendre l'inculquer à un enfant, *a priori* sans défense. Il s'agit seulement de l'instruire pour que, dans sa vie privée aussi bien que dans sa vie publique, il soit en mesure de prendre les décisions qui sont fondées en raison et non en conformité avec la *dóxa*, que celle-ci soit personnelle ou qu'elle soit l'opinion du plus grand nombre, facilement manipulable.